

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**Simon Harel et Isabelle Saint-Amand (dir.), Nathalie Dupont et
Éric Trudel (dir.), Kenneth Meadwell**

Samuel Mercier

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, S. (2013). Compte rendu de [Simon Harel et Isabelle Saint-Amand (dir.), Nathalie Dupont et Éric Trudel (dir.), Kenneth Meadwell]. *Lettres québécoises*, (152), 52–53.



SIMON HAREL et ISABELLE SAINT-AMAND (dir.)

Les figures du siège au Québec.*Concertation et conflits en contexte minoritaire*

Québec, PUL, coll. « Intercultures », 2012, 306 p., 35 \$.

Et l'altérité à coups de tronçonneuse

Si un chercheur a bien travaillé à mettre la hache dans le récit merveilleux du vivre ensemble, c'est bien Simon Harel, et le dernier ouvrage qu'il a codirigé avec Isabelle Saint-Amand est là pour le prouver une fois de plus.

Les figures du siège au Québec s'ouvre sur une phrase qui pourrait être lue comme une réponse directe à l'étude présentée dans *Narrativité et voix de l'altérité* de Kenneth Meadwell (voir plus bas) :

Les discours sur le pluralisme qui mettent en relief l'altérité comme forme d'ouverture à la différence ne prennent pas suffisamment en compte la question du conflit qui est à l'œuvre dans les groupes et les cultures minoritaires.

Le conflit et la figure du siège deviennent pour Harel, Saint-Amand et leurs acolytes, une voie d'analyse permettant de comprendre les rapports individuels au territoire et à l'imaginaire en prenant comme exemple le Québec. Les chercheurs parviennent ainsi à mettre en relief un des problèmes fondamentaux des représentations sociales québécoises, soit le double statut de la culture francophone et québécoise, minoritaire au Canada, mais majoritaire au Québec.

Un travail collectif

Le succès de cet ouvrage vient peut-être du fait qu'il s'agit justement d'un travail collectif où les parties s'emboîtent sans être le catalogue habituel des actes de colloques. Il y a bien sûr quelques dissonances, mais le premier chapitre, rédigé par Sandra Breux et Hugo Loiseau, pose les bases théoriques solides des notions de siège et de territoire, qui seront exploitées dans la suite de l'ouvrage.

La lecture de ce chapitre éclaire le travail de chercheuses comme Caroline Desbiens, Jenny Burman et Isabelle Saint-Amand, qui consacrent des chapitres de *Figures du siège* à la situation problématique des Premières Nations, en ce qui a trait autant au territoire qu'à leurs relations troubles avec la majorité francophone.

Il est bien sûr difficile de rendre compte en détail du travail accompli dans cet ouvrage qui semble confirmer une petite révolution — en marche depuis quelques années déjà — dans la conception des rapports à l'altérité, une révolution qui, plus qu'un éclatement postmachinose des récits identitaires, serait une prise de conscience des tensions territoriales et symboliques qu'ils impliquent.

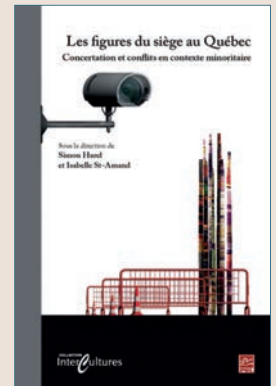
C'est d'ailleurs à cette reconsidération critique que Simon Harel nous invite dans son chapitre portant sur l'ambassade des États-Unis au Canada. J'écris « portant », mais il s'agit ici surtout d'un prétexte. En effet, la réflexion de Harel se prolonge dans cette idée d'ambassade, sorte de lieu protégé du territoire, dans laquelle la littérature ou la réflexion pourrait se prémunir du contact et de la conflictualité. Un rêve



SIMON HAREL

impossible, bien sûr, mais qui dévoile la part terrible d'un rapport à l'altérité qui ne peut se complaire dans la réjouissance ou dans le salon calme de l'esthète.

Là où la pensée de Meadwell s'arrêterait dans une contemplation des marges et de l'altérité, l'effort critique auquel nous convient les auteurs des *Figures du siège* est d'une importance considérable. En effet, comment penser, représenter et comprendre l'altérité sans l'effacer sous le discours majoritaire tout en reconnaissant l'importance de notre rapport à la communauté (qu'il soit politique, symbolique ou autre)? Il n'y a peut-être pas de réponse claire et directe à cette question, mais l'avenir des sociétés contemporaines repose sans aucun doute sur la capacité que nous aurons à en articuler les composantes.



NATHALIE DUPONT et ÉRIC TRUDEL (dir.)

Pratiques et enjeux du détournement dans le discours littéraire des XX^e et XXI^e siècles (« Tout peut servir »)

Québec, PUQ, 2011, 178 p., 24 \$.

Il en reste encore à détourner

« *Tout peut servir* », ouvrage collectif dirigé par Nathalie Dupont et Éric Trudel, est un recueil d'articles sur le détournement littéraire qui se détaille peut-être plus à la pièce que dans sa totalité.

Le détournement, « geste d'appropriation, entre citation, plagiat et pastiche », a toujours fait partie de la pratique littéraire (il suffit de penser aux *Nuées* d'Aristophane mettant en scène Socrate, aux anti-romans médiévaux ou au *Don Quichotte* de Cervantès), mais les XX^e et XXI^e siècles demeurent peut-être encore plus marqués par ce procédé.

Les directeurs de « *Tout peut servir* » ont cherché à mettre un peu d'ordre dans notre conception de sa pratique moderne en tentant

surtout d'explorer plus avant un vaste répertoire de réalisations littéraires modernes et contemporaines [...] en suggérant au lecteur d'y reconnaître, au fil des contributions et grâce aux échos de préoccupations communes, de gestes



NATHALIE DUPONT et ÉRIC TRUDEL

semblables, l'histoire et l'évolution d'une praxis.

Devant ce recueil d'articles écrits par des chercheurs d'horizons divers, force est toutefois de constater que les points se relient difficilement d'eux-mêmes et que, s'il faut souligner la qualité des textes présentés, ce travail reste peut-être encore à faire. Celui qui chercherait à comprendre tout sur le détournement devra donc soit patienter, soit se mettre lui-même au travail. En attendant, « *Tout peut servir* » demeure un excellent point de départ.



Les différents textes, qu'il s'agisse des réflexions de Hugues Marchal sur Michaux et Deguy ou de l'article d'Alain Farah sur Cadot, représentent bien sûr un intérêt pour les spécialistes de ces différents auteurs ou pour les littéraires généralistes, mais la démarche heuristique ne permet pas tout à fait de les réunir dans un propos unitaire.

Au contraire, le détournement devient plutôt dans l'ouvrage une manière fertile d'aborder les textes, qu'il s'agisse de ceux de Georges Perec ou de Guy Debord, qui montre sans aucun doute à quel point cette question est fondamentale pour notre compréhension de la littérature moderne et contemporaine. Quant à savoir ce qu'il reste à en conclure, la question demeure ouverte.

☆☆

KENNETH MEADWELL

Narrativité et voix de l'altérité. Figurations et configurations de l'altérité dans le roman canadien d'expression française

Ottawa, David, coll. « Voix savantes », 2012, 182 p., 30 \$.

Altérité blues...

Avec son essai *Narrativité et voix de l'altérité*, le chercheur Kenneth Meadwell dresse le portrait d'une identité romanesque canadienne-française qui serait fondée sur le rapport à l'autre.

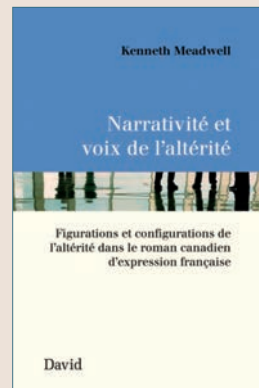
Le sous-titre du dernier ouvrage de Kenneth Meadwell a de quoi laisser perplexe. Que s'est-il donc passé chez ce professeur de l'Université de Winnipeg pour que la littérature québécoise



KENNETH MEADWELL

— expression d'usage depuis la revue *Parti Pris* et son numéro de janvier 1965 — devienne une « littérature canadienne d'expression française » ?

S'agit-il d'un coup de chapeau aux francophones hors Québec souvent oubliés par l'institution québécoise ? S'agit-il d'un acte de foi envers la réinvention d'une unité littéraire canadienne ? Devrais-je changer de travail et écrire pour *Lettres canadiennes d'expression française* ? Assez étrangement, l'essai de Meadwell reste muet sur ce choix lourd de conséquences, préférant plutôt s'intéresser aux configurations de l'altérité dans les sept romans étudiés qui vont de *Menaud, maître-draveur* au *Soleil du lac qui se couche* de J.R. Léveillé.



Héritage de Paul Ricœur

La réflexion contemporaine sur l'identité et l'altérité est grandement tributaire des travaux du philosophe Paul Ricœur. Pour ce penseur — que Meadwell cite abondamment —, l'identité est un récit, mais ce récit ne peut permettre l'identification d'un sujet que si ce dernier est conscient de la frontière entre soi et les autres. Ricœur établit donc une distinction entre l'identité-*idem* (continuité du sujet dans le temps, identification du sujet à un groupe, une histoire, etc.) et l'identité-*ipse*, conscience d'être autre, qu'il nomme « ipséité ».

Une fois ces bases posées, le travail de Meadwell consiste à montrer comment cette ipséité se manifeste dans les textes littéraires à l'étude, une entreprise étrange parce qu'elle réussit à mettre en relief ce qui est, précisément, la particularité de tout texte littéraire (au moins depuis l'avènement de la modernité esthétique). À ce sujet, Gilles Marcotte écrivait d'ailleurs avec justesse : « On ne lit toujours que de l'étranger ; lire, ce n'est pas se conforter dans le même, c'est s'écarter, accepter de ne pas se reconnaître, de n'être plus reconnaissable. »

Or, autant les analyses de Meadwell peuvent être fines et détaillées, autant celles-ci ne finissent par mener qu'à ce constat, lourd de sens bien sûr, mais qui n'est le propre d'aucune littérature, qu'elle soit canadienne ou québécoise. Il devient alors possible de lire dans *Narrativité et voix de l'altérité* un autre projet visant à mettre de l'avant une identité proprement canadienne du roman francophone qui se fonderait sur l'altérité et la célébration critique de la différence, tout en oubliant peut-être la part de violence symbolique inhérente à toute récupération de l'autre pour en faire du même.